

prophètes annonçant le châtement tout proche de Rome, nouvelle Babylone. Le sac de la ville, en 1527, fut perçu par beaucoup comme le juste châtement de l'amoralité croissante de la papauté⁶⁴.

La *Vision de saint Jérôme*, peinte par le Parmesan en 1526-1527 (Londres, National Gallery), pose bien la question de la finalité religieuse de l'œuvre d'art maniériste. En accumulant les raffinements formels dans une recherche exacerbée de la grâce physique — saint Jérôme est à peine reconnaissable —, elle provoque l'interrogation du spectateur sur la dimension intérieure et la tension vers l'au-delà que suggère l'invention stylistique. La même année (1526), Dürer, gagné aux idéaux de la Réforme luthérienne, achève sa dernière grande peinture, les Quatre Apôtres, qui l'occupa trois ans (1523-1526). Dans cette toile, qu'il offre, de son propre chef, au conseil de Nuremberg (et qui est conservée aujourd'hui à la pinacothèque de Munich), Dürer exprime la nouvelle spiritualité réformée tout en défendant, contre les iconoclastes, la valeur des images religieuses; il laisse ainsi un testament moral en même temps que stylistique, où l'écrit est aussi important que le visuel.

BIBLIOGRAPHIE

- E. BATTISTI, *La Renaissance à son apogée et le premier maniérisme*, Paris, 1977.
 J. BIALOSTOCKI, *L'art du xv^e siècle des Parler à Dürer*, trad. fr., Paris, 1993.
 A. BLUNT, *La Théorie des arts en Italie de 1450 à 1600*, trad. fr., Paris, 1966.
 J. BURCKHARDT, *La Civilisation de la Renaissance en Italie*, Bâle, 1860, nombreuses trad. et rééd., Paris, 1958.
 A. CHASTEL, *L'Art italien*, Paris, 1982.
 —, *La Crise de la Renaissance (1500-1600)*, Genève, 1969.
 —, *Le Mythe de la Renaissance (1420-1520)*, Genève, 1969.
 B. JESTAZ, *L'Art de la Renaissance*, Paris, 1983.
 E. MAËL, *L'Art religieux de la fin du Moyen Âge en France*, Paris, 1925, 1969⁶.
 C. METTRA, *Jérôme Bosch*, Paris, 1982.
 E. PANOFKY, *Essais d'iconologie. Les thèmes humanistes dans l'art de la Renaissance*, trad. fr., Paris, 1967.
 —, *La Renaissance et ses avant-courriers dans l'art d'Occident*, trad. fr., Paris, 1976.
 —, *La Vie et l'art d'Albrecht Dürer*, trad. fr., Paris, 1987.
 H.J. RIECKENBERG, *Mathias Grünewald*, Hambourg, 1976.
 M. TAFURI, *Architecture et Humanisme, de la Renaissance aux Réformes*, Paris, 1981.
 F. WINCKLER, *Albrecht Dürer, Leben und Werke*, Berlin, 1957.
 —, *Albrecht Dürer, 1471-1971* (catalogue de l'exposition de Nuremberg, 1972), Munich, 1971.
 E. WIND, *Pagan Mysteries in the Renaissance*, Londres, 1958.
 F. ZERI, *Renaissance et pseudo-Renaissance*, Paris, 1985.
 —, *The Renaissance and Mannerism. Studies in Western Art*, Princeton, 1963.

64. A. CHASTEL, *Le sac de Rome*, Paris, 1984.

TROISIÈME PARTIE

Nouveaux horizons

Introduction

par Marc VENARD

Il n'est sans doute jamais dans l'histoire de tournant absolu. Mais il y a des époques où les hommes ont le sentiment qu'ils en vivent un. Ce fut le cas des générations qui ont vécu en Europe à la fin du xv^e siècle et dans les premières années du xvi^e. Un monde nouveau s'ouvrait à eux, sur lequel ils fondaient les plus grands espoirs. Le terme de Renaissance, que l'historiographie a consacré, exprime cette conscience, avec pour contrepartie le mépris jeté sur les siècles qui avaient précédé, temps obscurs et « gothiques », le Moyen Âge.

Il est trop facile de montrer que toutes les innovations de cette époque s'enracinent en réalité dans la période précédente, même celles qui, telle la découverte de l'Amérique, peuvent apparaître comme les plus inattendues. Encore une fois, c'est le sentiment des contemporains qui importe ici, et les conséquences que ces « inventions » ont eu sur leur conscience de chrétiens et sur le destin du christianisme.

En premier lieu, il faut citer l'imprimerie. Cet art nouveau permet désormais de multiplier, pour un prix relativement modique, les ouvrages de l'esprit et les messages de toute sorte : qu'il s'agisse de l'héritage culturel et religieux de l'humanité ou d'œuvres nouvelles. Il est hautement significatif que le premier ouvrage sorti de la presse de Gutenberg soit une Bible : réalisation si parfaite, d'ailleurs, qu'on peut à bon droit penser qu'elle avait été précédée d'essais moins réussis, qui n'ont pas subsisté.

Désormais, comme le notera un auteur de la fin du xvi^e siècle, les progrès de la pensée humaine sont devenus irréversibles, puisque la multiplication des exemplaires de chaque ouvrage les met à l'abri de la disparition, sinon de l'oubli. D'autre part, la communication entre les hommes est prodigieusement facilitée, d'autant que, dans une dynamique puissante, l'augmentation du nombre des imprimés entraîne celle des gens qui savent lire, et réciproquement. La culture religieuse des chrétiens en a certes bénéficié, comme le soulignait l'humaniste alsacien Wimpfeling célébrant « l'art noble entre tous » inventé par des Allemands¹. Quelques années plus tard, Rabelais ne craindra pas de qualifier de « divine » l'invention de l'imprimerie².

1. J. WIMPHILING, *Deutschland* (1515), cité par F. RAPP, « La Prise de conscience d'un christianisme allemand : vers une *Ecclesia Germanica*? », dans *La Conscience européenne au xv^e et au xvi^e siècle* (colloque de Paris, 1980), Paris, 1982, p. 355.

2. RABELAIS, *Pantagruel*.

Sans l'imprimerie, l'Europe aurait-elle connu le mouvement intellectuel qu'on appelle l'Humanisme? La question est assez vaine. Si on lui donne Pétrarque pour ancêtre, il est certain que la gloire du Florentin s'est longtemps contentée de copies manuscrites; mais on imagine mal les éditions savantes des auteurs anciens, Aristote, Platon, Cicéron et les autres, et des textes chrétiens, Écriture sainte et Pères de l'Église, sans le support de la technique nouvelle. Mais surtout, en redécouvrant l'Antiquité, les humanistes ont eu le sentiment de renouer le fil de la civilisation et d'ouvrir un nouvel âge d'or.

Dès le début du xv^e siècle, le Florentin Leonardo Bruni célébrait le réveil des lettres latines opéré par Pétrarque, et le retour de la langue grecque, apportée en Italie par Chrysoloras après sept cents ans d'oubli. Le même thème est repris, au milieu du siècle, par Flavio Biondo, auteur de *Italia illustrata (La Gloire de l'Italie)*³. Et de nouveau, dans la Florence de Laurent le Magnifique, par Paolo Cortese, tandis que Marsile Ficin écrit, dans le même environnement : « C'est indubitablement un âge d'or qui a ramené à la lumière les arts libéraux, auparavant presque détruits : grammaire, éloquence, peinture, architecture, sculpture, musique. Et le tout à Florence⁴. »

Un âge d'or : c'est la même expression qui vient sous la plume d'Érasme quand il s'adresse, en 1517, au pape Léon X, le pape lettré et pacifique qui a succédé au belliqueux Jules II. Sous ce pontife, prédit Érasme, vont être restaurées les trois suprêmes bénédictions du genre humain : l'authentique piété chrétienne, les parfaites bonnes lettres, et la paix perpétuelle⁵. En Allemagne, Albert Dürer chante lui aussi la renaissance des arts et des lettres dans une dédicace adressée, en 1525, à son ami et protecteur Willibald Pirckheimer. Et malgré les démentis que ne cessent d'apporter les faits, Rabelais, en 1532, célébrera à son tour l'avènement des temps nouveaux.

Nouveaux horizons. Ceux de la grandeur et du bonheur de l'homme. Ceux aussi d'un monde qui s'élargit immensément aux entreprises des Européens, et donc des chrétiens. Tout le monde sait comment l'effort persévérant des navigateurs portugais pour ouvrir la route maritime des Indes en contournant l'obstacle africain a paru brusquement surclassé par le voyage transatlantique de Christophe Colomb au service des rois d'Espagne. En vérité, les nouvelles « tombent » presque en même temps dans les rares cercles, surtout italiens et allemands, qui s'intéressent à ces voyages : 1489, retour de Bartolomé Diaz du cap sud de l'Afrique, 1493, retour de Colomb d'îles inconnues qu'il affirme être au large de l'Asie; 1500, retour de Vasco de Gama rapportant des cargaisons d'épices des Indes orientales; 1502, récit d'Amerigo Vespucci rendant compte de sa navigation au long d'un vaste continent sud-atlantique. D'un côté, de vieilles civilisations dont on rêvait surtout depuis les récits de Marco Polo, mises en contact direct avec l'Europe. De l'autre, un monde étrange peuplé d'hommes nus, impossible à insérer dans une histoire de l'humanité fondée sur la Bible.

3. W.K. FERGUSON, *La Renaissance dans la pensée historique*, trad. fr., Paris, 1950, p. 30-31.

4. Cité par W.K. FERGUSON, *ibid.*

5. ALLEN, Ep. 566, cité par W.K. FERGUSON, *op. cit.*, p. 50.

Pour cette dernière raison, et aussi parce que le monde américain ouvre aux chrétiens d'Europe des possibilités illimitées d'expansion, c'est finalement la « découverte de l'Amérique » qui a le plus frappé les imaginations des contemporains, et la date de 1492 qui a conservé une valeur mythique. Écoutons un Espagnol du milieu du XVI^e siècle : « Le plus grand événement qui s'est produit dans le monde depuis sa création, si l'on excepte l'incarnation et la mort de celui qui l'a créé, a été la découverte des Indes occidentales, et c'est pourquoi on les appelle le Monde Nouveau⁶. » Après un événement de cette taille, qui ne croirait que la fin des temps est proche, ou que l'humanité va entrer dans une ère nouvelle ? L'époque que nous étudions a vécu dans une perspective eschatologique — optimiste selon les uns, pessimiste selon d'autres.

6. F. LOPEZ DE GOMARA, *Hispania victrix*, 1552, préface adressée à Charles Quint, cité par J. PEREZ, *L'Espagne du XVI^e siècle*, Paris, 1973, p. 187.

7. RABELAIS, *Pantagruel*, chapitre VIII.

